

XVI

DE FÉLIX PYAT ET DE JULES VALLÈS

I

Il y a des gens qui s'imaginent que tous les Parisiens respirent le même air, le même esprit, la même passion. Mais combien de mondes à Paris ! Non pas qu'ils soient séparés par des murailles de la Chine ; au contraire, tout est dans tout. Le malin touche l'imbécile, la drôlesse coudoie la femme impeccable, le royaliste donne la main à l'intransigeant, la faubourienne prend le pas sur la duchesse, le

marquis de Rochefort passe sa couronne à M. Chesnelong.

Je venais de déjeuner chez une ci-devant majesté ; j'ai quitté la table pour aller saluer un membre de la Commune que la mort a couché dans le tombeau. Eh bien, chez Jules Vallès, c'était le tout-Paris comme chez la grande dame, mais un autre tout-Paris.

Et ici je m'insurge contre ce mot : le *tout-Paris*.

Le matin, on lit dans les journaux : « Tout Paris était là. » Pourquoi tout Paris ? parce qu'il y avait une vingtaine d'hommes et de femmes à la mode à une messe de mariage ou à un enterrement. Or, ceux qui n'y étaient pas étaient donc à Pontoise ?

Ainsi, beaucoup de mondains et de mondaines n'étaient pas chez Jules Vallès au départ du convoi ; ce qui n'empêche que Paris était là, le Paris de Catilina, du Père Duchesne et de Vallès.

## II

Noblesse oblige : Comme président de la Société des Gens de lettres, c'était mon devoir de tendre la main à ceux qui venaient et de saluer ceux qui s'en allaient, sans jamais m'inquiéter de leur drapeau.

Pour moi, il n'y a, d'ailleurs, qu'un drapeau : celui de la République des lettres. N'est-ce pas sous son ombre que se font toutes les révolutions pacifiques, c'est-à-dire fécondes ?

Et puis si les heureux de Paris allaient tendre la main au peuple qui se mutine aux jours de misère sur le mont Aventin, devant le portique du temple de la Liberté, ils apaiseraient bien des colères et bien des douleurs.

Je suis donc allé au convoi de Jules Vallès. Nous nous étions vus çà et là, surtout chez

Emile de Girardin. Il m'avait offert les *Réfractaires*; j'avais répondu par je ne sais quel volume, mais je n'étais pas quitte.

Il y avait tant de monde — apôtres et curieux — qu'il était impossible d'entrer dans la maison. On fût plus facilement entré chez Marie de Médicis qui demeure en face; car le Luxembourg était désert. Mais comme il y a un cabaret dans la maison, je me fis une trouée.

Me voilà dans l'escalier :

Un membre de la Commune se précipite vers moi et me tend la main :

— Bonjour, citoyen. Me reconnaissez-vous? Nous étions à la même barricade.

— Je crois que vous vous trompez.

— Mais vous êtes Félix Pyat?

— Je ne suis que son ami.

Je monte, je monte encore sans que les portes s'ouvrent. Je sonne au quatrième étage.

— N'est-ce pas ici l'appartement de Jules Vallès?

O illusion de la gloire!

— Je ne connais pas, dit la cuisinière.

Je descends au troisième. Je sonne. Autre cordon bleu.

— Jules Vallès?

— Je ne connais pas.

Mais un enfant survient, qui crie de sa voix claire :

— Dépêchez-vous. C'est au-dessous. Il va partir.

Au second étage, je sonne. Un ami du mort paraît.

— Monsieur, me dit-il, on ne peut plus entrer.

On n'avait ouvert qu'aux membres de la Commune.

Je présente ma carte et je passe sans avoir passé par la Commune.

Me voilà en face du cercueil. La mort jette avec cruauté la nuit sur les assembleurs de rayons et de nuages.

Vallès n'est pas mort dans sa maison. Son

médecin a voulu lui donner une dernière illusion en l'amenant chez lui. Tout l'ameublement est sens dessus dessous. Je remarque une belle pendule du temps de l'Empire, représentant une muse explorée, style Prudhon et Chaudet. La tristesse parle sur tous les visages. Vingt journaux sont épars sur les tables et sur les fauteuils, comme autant d'oraisons funèbres.

## III

Félix Pyat me reconnaît et me tend la main, tout en me rappelant les belles années de la jeunesse. Nous nous étions à peine entrevus depuis 1848. Quelle mémoire en cette tête toute pleine de tant de choses ! Il me parle de ma critique du *Chiffonnier*.

— Comment pouvez-vous vous souvenir de si loin ? lui dis-je.

— C'est qu'en analysant le caractère de mon

style vous me l'avez révélé à moi-même. Ne disiez-vous pas cette chose flatteuse : que j'écrivais comme Rembrandt peignait, concentrant toute la lumière sur les physionomies et répandant l'ombre sur tout le reste ?

— Vous avez continué, mon cher ami. On ferait un beau livre de vos *Portraits*.

Survient un jeune journaliste qui nous regarde tous les deux, étonné.

— Quels rudes hommes on faisait dans votre temps !

— C'est bien naturel, répondis-je. Nos mères avaient le diable au corps, car elles ont été bercées sur les fortes mamelles de la Révolution et de l'Empire.

Le journaliste indiscret demanda à Pyat :

— Combien de printemps, citoyen ?

— Soixante-quatorze hivers, répond Félix Pyat.

— Et encore, dis-je, les années d'exil comptent double.

— Je crois bien ! s'écrie Félix Pyat, surtout dans un pays comme l'Angleterre, où l'hiver finit le 30 juin pour recommencer le 1<sup>er</sup> juillet.

— Pourquoi, vous qui avez tant de soleil dans l'esprit, ne vous êtes-vous pas exilé en Italie ?

— Vous ne vous rappelez donc pas que l'Italie et l'Espagne m'ont mis à la porte ? Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas être resté à Paris, puisque aussi bien je n'ai quitté Paris qu'un an après la Commune.

— Et on vous a accusé d'être parti le premier !

— Que voulez-vous ? C'est la légende.

— L'histoire, dis-je, c'est que je vous ai rencontré, en 1871, au concert des Champs-Élysées quand on vous croyait bien loin. Voilà votre manière de vous cacher.

Félix Pyat fut, en sa jeunesse, surnommé le Lucius Verus des malcontents. Il avait bien la tête de l'empereur romain ; mais il fut plutôt un Gracque par ses hautaines revendica-

tions. Au fond, c'était un Romain oublié dans les Gaules.

Malcontent de quoi ? Il ne manquait ni d'amis ni de femmes. Sa première discorde avec Jules Janin fut, je crois bien, une question de femme. On pourrait le demander à la marquise de la Carte, si elle n'était morte il n'y a pas longtemps.

Il avait beaucoup de talent et pas mal d'argent. Pourquoi cette rébellion contre une société qui l'acclamait au théâtre, comme en lisant ses livres ? C'est qu'on nait content ou malcontent.

Ceci me rappelle le mot de Voltaire :  
« L'homme doit être content. — De quoi ? »

## IV

Des cris mille fois répétés de « Vive la Commune ! » retentirent comme un flux impétueux.

— Entendez-vous ? dit Régère, la Commune est réhabilitée.

— Oui, répondit Félix Pyat, mais elle n'est pas restaurée !

Ce mot frappait juste, car on parlait près de nous de Dereure, un autre membre de la Commune, qui vit vaillamment avec trois francs par jour en faisant des souliers.

Et pourtant, grâce aux cris de la rue, il croyait encore à la souveraineté de la Commune.

— Nous sommes toujours le gouvernement de Paris.

Félix Pyat hocha la tête :

— Oui, répondit-il, à peu près comme Louis XVII était roi de France.

Un tout jeune homme, encore imberbe, entra dans le cercle des barbes blanches.

— La Commune a été trop douce. Il fallait promener la guillotine sur la place de la Concorde.

— Pour que ce fût mieux encore la place de la Concorde !

— Du sang ? s'écria Pyat avec dignité. Que diriez-vous au bout d'un an si on vous saignait tous les huit jours ? C'est pourtant ainsi que les quatre médecins ont traité la France. Depuis un siècle, du sang, toujours du sang. Voilà pourquoi la France n'en peut mais. Plus de sang par la guerre, plus de sang par la Révolution.

Ici, une très belle apostrophe de l'auteur du *Chiffonnier* contre la Terreur rouge et contre la Terreur blanche. On sait comme chaque mot marque en tombant de ses lèvres. Il ne procède que par aphorismes : sa phrase

est un éclair et une lame, quand il écrit comme quand il parle.

Après avoir apaisé ses amis politiques, il revint à la littérature et à ses théories sur l'art de dire. Il regretta de n'être pas né au temps de la République romaine, moins encore pour la République que pour la langue de Caton.

— Ah ! la langue latine, s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est la langue républicaine ! tandis que la langue française est la langue des cours et des ambassades. Articles, possessifs, démonstratifs, relatifs, il y a trop de laquais dans cette langue-là !

Quel regret pour les écrivains qui, comme Rabelais, aiment la *substantifique moelle* de la langue française, que Félix Pyat n'ait pas professé au Collège de France au lieu de professer aux barricades !

## V

Vallès aussi est un maître dans l'art d'écrire. Il a été à l'école de Félix Pyat ; il procède par coups d'épée, par coups de couteau, par coups de poing. Sa plume n'a pas de caresses. Pour se régaler avec lui, il faut aimer le poivre de Cayenne. Il ne fait pas porter la queue de sa phrase par un nègre, mais il traite souvent les blancs comme les planteurs traitent les noirs. Il est âpre et sauvage ; mais on cueille à son arbre des fruits rafraîchissants dans leur amertume. Il met trop d'acide sur sa gravure à l'emporte-pièce ; mais au moins il marque profondément son empreinte.

L'empreinte ! là est l'écrivain. Les copies passent, les originaux restent.

Vallès dit de Jacques Vingtras : « C'était un homme de théâtre. » Il le peint spectateur d'un

duel, regrettant de n'être pas blessé pour avoir un plus beau rôle, « pour tâter la place qu'a fouillée l'épée, pour tourner sa tête sur son cou, » comme fait le premier rôle dans les beaux moments des mélodrames.

Voilà Vallès. Il a eu son duel avec la société, il a tourné sa tête dans les grandes scènes du drame, mais il est mort du duel.

En peignant sa figure, Jules Vallès a peint son style :

« J'ai la tête taillée comme à coups de serpe, les pommettes qui avancent et les mâchoires aussi, les dents aiguës comme celles d'un chien. J'ai du chien. J'ai aussi de la toupie le teint jaune comme du buis. Mes yeux ? des morceaux de charbon neuf. »

Ceux qui ont parlé sur la tombe de Vallès ont un peu mieux parlé qu'on ne fait à la tribune.

Le citoyen Longuet — je ne veux pas l'offenser en l'appelant monsieur — a crânement dit : « La Commune a été le premier

portrait authentique, campé en pleine lumière, du Paris insurrectionnel dont nos pères ne connurent que la silhouette entrevue à la lueur des révolutions. »

Après quoi il a dit que ce qui survivrait de Vallès ce ne sont pas ses livres, ce sont ses actions. Eh bien, le citoyen Longuet s'est trompé. La France est trop femme, trop grande dame pour se rappeler le bien ou le mal qu'on lui fait. Elle ne se souvient que de ceux qui l'ont amusée. Voltaire lui-même serait peut-être oublié pour son admirable *Dictionnaire philosophique*, s'il n'avait pas écrit ses admirables *Contes*.